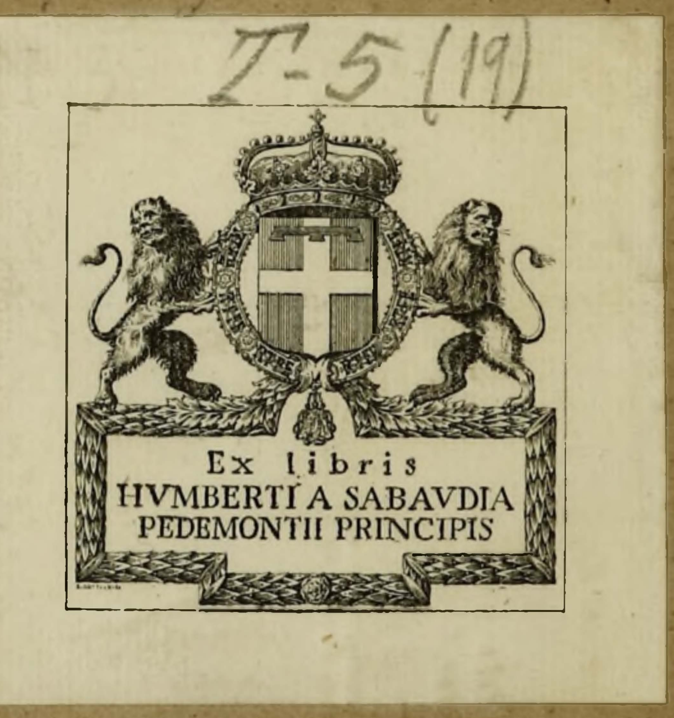
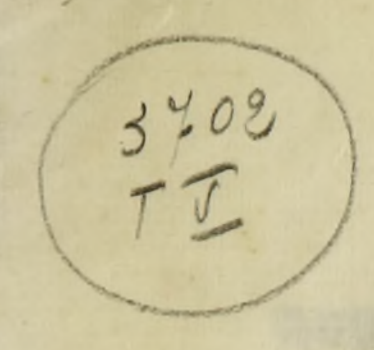

CASTELLO DI RACCONIGI
BIBLIOTECA
CARLO
ALBERTO

– autore Carlo Alberto –
Gli esemplari di questo libro
furono raccolti e distrutti
comperati a Roma nel
Maggio 1923





Œuvre du Roi Charles Albert.

CONTES MORAUX

pour l'Enfance.



TURIN
Chez la veuve GHIRINGHELLO et COMP.
1827.

L'Enfant et la Corbeille de Pommes.

Un enfant, allant dans une maison y chercher un de ses compagnons, pour se rendre avec lui à l'école, entra dans une chambre, où il ne vit personne, mais où il aperçut sur la fenêtre une corbeille remplie de pommes; les trouvant belles, il s'en approche, les regarde avec envie; puis étendant le bras, il en prend quelques-

unes; mais aussitôt il se dit: ce n'est pas bien, je ne dois point le faire, quoique je ne sois vu de personne, car Dieu me voit toujours; il les remet dans la corbeille, et sur le point de s'en aller, il est glacé d'effroi par la voix d'un vieillard qui était resté caché derrière un poêle, et qui lui crie de s'arrêter. Ne crains rien, lui dit cet homme, tu es un bon enfant, parceque tu as toujours eu Dieu devant les yeux; prend à présent de ces pommes tant que tu en veux, remplis-en tes poches, et souviens-toi toute ta vie:

Que dans quelque endroit que l'on soit,
Partout, Dieu nous suit et nous voit.

Les bons Frères.

Un père content de ses enfans, qui avaient été obéissans, assidus et diligens, voulut aussi à son tour leur faire plaisir, les récompenser. Mes chers enfans, leur dit-il, je veux aujourd'hui vous mener chez mon cousin; là, vous pourrez bien vous amuser dans son jardin avec ses enfans; je vais seulement changer d'habits; je reviendrai d'abord.

Son fils enchanté se mit à sauter de joie par toute la chambre; et inconsidérément, il renverse de dessus la table un grand vase. Sa soeur s'était mise à en ramasser les débris, lorsque le père en rentrant lui demande d'un ton d'impatience, comment elle l'avait cassé. Oh! mon cher père, dit Élise toute effrayée : ne soyez pas en colère. Je ne le suis point, répondit le père; mais comme tu pourrais casser d'autres vases chez mon cousin, je ne te conduirai pas avec moi. Je resterai volontiers à la maison, répondit cette bonne petite, pourvu que vous ne soyez pas fâché contre moi. Le frère alors ne peut plus se retenir, il s'approche de son père, les larmes aux yeux, lui disant : c'est moi, et non ma

socur, qui ai cassé le vase, et ce sera moi qui resterai à la maison. Le père tout ravi de voir le bon coeur de ses enfans, et combien ils s'aimaient entre eux, les prit dans ses bras, et leur dit : vous m'êtes tous deux bien chers, je vous emmenerai l'un et l'autre avec moi, ce qui redoubla leur joie, et ils lui promirent que toute leur vie ils se rappelleraient que :

Les frères et soeurs dans tout âge,
D'une étroite union doivent former l'image.

Emploi que des Enfans firent de leur argent.

Un père de famille, économe et sage, faisait beaucoup de bien aux pauvres, et ordinairement par les mains de ses enfans, pour qu'ils apprissent de bonne heure à être charitables ; il leur donnait aussi parfois quelqu'argent, qu'ils pouvaient employer selon leur bon plaisir, leur demandant toujours après, ce qu'ils en avaient fait. Le jour de sa fête, il leur donna à chacun trois francs ;

huit jours après, leur ayant demandé l'emploi qu'ils en avaient fait, le plus jeune lui dit : j'ai encore tout mon argent, à l'exception d'un sou, que j'ai donné à un pauvre. Sa fille qui apprenait à coudre, lui montre de la toile, que sa mère lui avait achetée avec son argent. Quant à moi, lui dit l'aîné, j'ai donné au pauvre orphelin Thomas, tout le mien, pour qu'il puisse s'acheter une paire de souliers, afin d'être à même d'aller cet hyver à l'école. C'est très-bien, mon enfant, répondit le père, tu ne pouvais mieux employer ton argent, et faire une plus grande charité à cet indigent.

L'argent n'est un vrai bien,
Que quand des malheureux il forme le soutien

L'Enfant battu.

Reste à la maison, jusqu'à ce que j'y revienne, disait un père à son fils. Joseph promet d'obéir, mais à peine est-il seul, que le fils d'un voisin, qui voulait l'emmener dans les champs, vint le trouver. Au commencement, il n'osait transgresser l'ordre qu'il avait reçu; pourtant le méchant garçon lui ayant dit: ton père n'en saura rien; qui sait où il est, quand il viendra; veux-tu toujours rester seul à la maison? Séduit enfin, il sort. Ils passent près d'un jardin, où les arbres

étaient chargés de beaux fruits. Le méchant garçon se met aussitôt à en abattre; mais un paysan, maître du champ, survient. Les deux enfans s'enfuient. Joseph, le plus petit, ne peut courir assez vîte, il est attrapé et battu. Ne lui servant à rien de répéter, qu'il est innocent, qu'il n'a pas touché les fruits, il dut subir la pénitence au lieu du coupable. Revenu à la maison, les yeux pleins de larmes, son père lui demande ce qui lui est arrivé. Joseph avoue tout, et se plaint qu'on lui a fait tort. Tu l'as mérité, lui dit le père, pourquoi m'as-tu désobéi?

Aux ordres de l'affection
Obéis sans réflexion;
Ils ne sont que pour ton bien-être,
Quels qu'ils te puissent paraître.

Le bon Voisin.

—

Martin était un enfant doux et affable, il causait avec tout le monde, était aimable et pouli; s'il pouvait rendre un service, faire un plaisir, il n'y manquait jamais; mais son frère Robert était querelleur, bourru, insolent; quand on le corrigeait d'une faute il grinçait des dents; si les enfans des voisins jouaient ensemble, il troublait leurs jeux, les battait souvent.

Une nuit, le feu éclate dans la maison de leur père; Martin et Robert

dormaient dans la même chambre; mais avant qu'ils se réveillent, toute la maison est en flammes. S'apercevant enfin du danger, ils attirent par leurs cris un voisin, qui monte dans leur chambre; il ne peut les sauver tous deux à la fois; mais il demande le bon Martin, il le transporte à travers les flammes et le met en sûreté. Il veut sauver aussi Robert; mais les progrès du feu le mettent dans l'impossibilité de parvenir jusqu'à lui. Ce dernier se voyant perdu, saute par la fenêtre, se casse une jambe, et demeure boiteux le reste de ses jours. Pourquoi le bon voisin sauva-t-il Martin le premier? parceque;

Si l'amabilité nous trouve des amis,
L'arrogance nous fait toujours des ennemis.

L'Enfant insupportable.

Le petit Pierre était querelleur, contrariant; il ne vivait en paix avec personne, quoique ses parens le reprissent, et le grondassent souvent, lui recommandant d'être bon et aimable; son père le menaçait de le séparer du monde, de le laisser tout seul, s'il continuait ainsi; mais ni les réprimandes, ni les menaces ne produisent aucun effet; il le fit enfermer dans une chambre ecartée, et défendit à tout le monde de lui

parler, et même de l'aller voir. Pierre s'ennuyant beaucoup, se mettait à la fenêtre; mais il ne voyait personne. A midi, la servante lui apporte à dîner, il lui parle d'un ton amical, mais elle ne lui répond rien; ce repas lui parait insupportable, et le tems d'une longueur immense. Se trouvant ainsi isolé, il ne voit de vivant autour de lui que des mouches; par ennui, il les regarde, les compte, leur parle; mais ce n'étaient que des mouches. Le soir, sa soeur, avec laquelle il disputait sans cesse, lui apporte sa soupe. Oh! ma chère soeur, lui-dit-il, reste un seul petit moment avec moi, fais-moi ce plaisir; mais elle ne fait que poser la soupe, et sans proférer une parole, elle sort aussitôt. Durant la

nuit, Pierre ne peut fermer l'oeil, il pense continuellement à la terrible journée du lendemain, au tems que durera son châtiment; il se rappelle sa conduite, et forme de bons propos pour l'avenir. Le lendemain, se voyant encore abandonné de tout le monde, il pleure, crie après son père et sa mère, les conjure de le sortir de prison, leur promet de changer entièrement de conduite. Après l'avoir laissé crier long-tems, son père entre finalement dans sa chambre; Pierre se jette à ses genoux, et les mains jointes, lui renouvelle ses promesses de repentir. Le père lui répond que celui qui ne sait point vivre en paix avec son prochain, ne doit point rester dans le monde; mais l'enfant lui fait de

telles promesses, qu'il recouvre enfin la liberté. Dès lors il devint bon et complaisant; lorsqu'il s'oubliait, qu'il commençait de nouveau à quereller, on le faisait aussitôt rentrer en lui même, en lui parlant seulement de la prison.

Enfant, quand tu n'es pas complaisant, sociable,
Tu ne réfléchis pas combien c'est agréable,
De plaire, et d'être désiré,
De ceux dont on est entouré.

Un Menteur se fait tort à lui-même.

Joseph était un enfant bon et sincère, qui avouait de grand coeur les fautes qu'il avait commises, en suivant le conseil de ses parens, qui lui disaient que les mensonges ne font qu'empirer le mal que l'on a fait. Jean, son frère cadet, était tout différent; il mentait souvent, et par fois, pour cacher le mal qu'il avait

fait, il l'attribuait à d'autres. Un matin, leur mère s'étant aperçue qu'une fenêtre était cassée, leur demanda qui en était la cause.

Ce n'est pas moi, dit Joseph, ni moi, ajouta aussitôt Jean. Oh! c'est sûrement toi, répondit la mère, en s'adressant à Jean; mais tu t'en repentiras; attends seulement le retour de ton père. Il cherche à s'excuser, se met même à pleurer, mais en vain. L'heure du dîner étant arrivée, le père survient, et dit à sa femme avant qu'elle puisse lui porter ses plaintes, qu'on devait dorénavant fermer soigneusement les fenêtres le soir, puisque la nuit d'auparavant une d'elles avait été brisée par le vent qui l'avait poussée avec violence. Vous voyez à présent, cria Jean,

que je suis innocent: mais tu vois aussi, lui ajouta la mère, ce que te procurent tes mensonges.

J'ai cru ton frère parcequ'il dit toujours la vérité; tandis que je ne t'ai point cru, parceque tu as l'habitude de mentir. Il se corrigea depuis lors; mais il se passa encore bien du tems, avant qu'on crût ce qu'il disait.

La bouche que souvent souille la fausseté,
N'a plus crédit disant la vérité.

Une bonne Leçon.

Le petit Charles tourmentait autant qu'il pouvait les bêtes les plus douces, les plus innocentes. Quand une d'elles criait de douleur, il en riait avec toute la joie de son âme; quoique d'autres enfans lui eussent souvent dit de n'être pas aussi cruel; mais il ne faisait que se moquer d'eux. En devenant plus grand et plus fort, il faisait la même chose avec de plus petits enfans que lui,

il les battait, les faisait pleurer. Un jour qu'il passait tout seul devant une maison de paysan, il vit deux brebis qui avaient les jambes liées avec de la paille; croyant n'être vu de personne, il s'en approche, les tire par leur laine, leur donne des coups de pied jusqu'à ce que le maître de ces pauvres bêtes s'en étant aperçu, l'aborde doucement, l'attrape par les cheveux, et le secoue si rudement, qu'il en perd presque connaissance; puis, pour lui faire reprendre ses sens, il lui applique une couple de bons soufflets qui lui font battre les dents. Charles se met à crier, à se lamenter. Ah! cela te fait mal, lui dit cet homme; mais on fait mal aussi aux bêtes, quand on les tourmente.

Depuis cette leçon, il se corrigea tellement, qu'on ne le reconnaissait presque plus.

Une bête, même en jouant,
Ne doit point être tourmentée ;
Tout comme nous, la douleur elle sent
Et comme nous elle en est affectée.

Le Paysan économe.

Deux habitans d'un village brûlé, demandant l'aumône, arrivèrent devant une grande maison de paysan, dont le propriétaire était devant la porte, grondant les valets qui avaient oublié, à la pluie, les cordes qui servaient à l'attelage des boeufs. Entendant cette semonce, il se dirent l'un à l'autre: cet homme est avare, il nous donnera peu, ou rien. Ils furent pourtant reçus avec bonté par ce paysan, qui leur donna un bon

dîner, une pièce d'argent à chacun, et qui leur promit trois mesures de blé pour ensemencer leurs champs.

Etonnés de sa bienfaisance, ils lui avouèrent qu'ils l'avaient cru avare, l'entendant gronder ses valets pour une chose si peu importante. Mes chers amis, leur dit-il, précisément parceque je suis économe, il me reste, outre ce que je dépense pour l'entretien de ma famille, de quoi pouvoir soulager les malheureux. C'est bien différent d'être avare, ou économe.

L'avare ne pense qu'à lui,
Mais l'économe au bien d'autrui.

La mauvaise conscience.

Une mère affligée d'avoir entendu dire qu'un de ses fils avait battu un pauvre enfant, revint à sa maison confier à son mari son chagrin, et les doutes qu'elle avait que ce fût le méchant Gaspard, lui disant pourtant, qu'elle croyait qu'il l'aurait nié.

Je veux, lui dit le prudent père, ne pas lui donner l'occasion de mentir, et pourtant connaître la vérité. On se met à souper, Gaspard y est tranquille et soumis, il mange peu, parle encore moins, et ne regarde que rarement en face, presque

toujours à la dérobée, ses parens qui sont tristes. Les enfans se couchent suivant leur habitude dans la même chambre; une demie heure après, son père y entre, Gaspard se lève aussitôt sur son lit, demandant d'un air inquiet ce qui était survenu. Rien, répond le père; je voulais seulement voir si vous dormiez déjà. Les deux autres frères ne furent pas même réveillés par l'interrogation de Gaspard. Le lendemain matin, il fut appelé chez son père, qui lui dit en présence de sa mère et de ses frères : tu as battu hier un pauvre enfant. Surpris ainsi, il crut que sa conduite était complétement dévoilée, et il chercha à s'excuser; mais son père l'interrompit en lui reprochant la peine qu'il lui faisait, ainsi qu'à

sa mère, lui ajoutant: hier, j'appris qu'un de mes enfans en avait battu un autre, je me doutais que c'était toi ; mais en voyant comme tu étais à souper, ensuite que tu tardais à t'endormir, et que tu étais craintif, lorsque j'entrai dans ta chambre, j'en fus alors certain.

Vois-tu comme un homme qui fait du mal est malheureux; tu es déjà puni par ton inquiétude, et ton angoisse. A présent, tu dois encore réparer ta faute, en faisant du bien à cet enfant.

Gaspard reconnut son manquement et promit de faire tout ce que son père lui ordonnerait.

Les remords de la conscience
Déjà du mal commis forment la pénitence

Le Tronc des Pauvres.

Une riche veuve, fort charitable, répétait souvent, mais en vain, à ses enfans, de se rappeler les malheureux en dépensant leur argent, au lieu de ne songer qu'à leurs habillemens, ou à leurs amusemens. Le jour de l'an, un petit pauvre vient demander l'aumône dans leur maison, n'ayant pour tout vêtement que quelques haillons, et tremblant de froid. Les enfans se trouvant rassemblés, leur mère leur dit: vous ignorez combien le froid fait souffrir, quand on n'a pas de quoi s'en ga-

rantir, et qu'on manque de nourriture. Elle fit placer le petit pauvre près du feu, et lui fit apporter à manger. En attendant, ses enfans lui firent plusieurs questions, et apprirent ainsi qu'il y avait deux jours que cet infortuné n'avait presque plus mangé; et que, depuis la mort de son père, malgré tout son désir, il lui avait été impossible d'aller à l'école; ce qui les toucha et les attendrit sur son malheureux sort; ils prient leur mère de leur permettre de lui donner chacun quelque partie de leurs vêtemens; de sorte que chacun d'eux ayant apporté quelque chose, il fut en un instant habillé entièrement, et à l'abri des rigueurs de la saison.

Le pauvre petit leur baisait les

mains, et sortit en priant Dieu de les récompenser. Depuis ce moment, les fils de la veuve devinrent beaucoup plus économes et charitables; ils se procurèrent un tronc de fer-blanc, dans lequel chacun d'eux plaçait toujours quelque pièce d'argent, avant de faire la moindre dépense, soit pour leur amusement, soit pour leur habillement: ils distribuèrent ensuite, tous les trois mois, la somme qu'ils avaient ainsi réunie, aux malheureux; ce qui enchanta leur mère, et leur fit un grand mérite, non seulement aux yeux de Dieu, mais encore de toutes les personnes qui les connurent.

Nous n'avons tous qu'un Dieu, qu'un Père,
Chaque homme est donc notre ami, notre frère.

Deux Frères différens.

Martin était gai, assidu, diligent, il s'occupait toujours de quelque chose d'utile, et savait se faire aimer de tout le monde; mais son frère Laurent était paresseux, s'ennuyait de tout, et ne pouvait s'appliquer à son travail, qu'il ne terminait jamais, passant des heures entières sans rien faire.

Leurs parens étant morts, ils leur laissèrent à chacun un bien considérable; Martin augmenta le sien

toutes les années, par son travail et ses soins assidus ; tandis que le paresseux Laurent devenait tous les jours plus pauvre, par le manque absolu d'ordre dans ses affaires. Ruiné, ne possédant absolument plus rien, incapable de travailler pour gagner son existence, il devint à charge à son frère, qui par bonté de coeur le secourait souvent, lui faisant pourtant toujours comprendre qu'il s'était attiré sa misère et ses malheurs par sa propre faute.

Le travail et l'activité
Nous conduisent à la richesse,
L'indigence et l'adversité
Sont le fruit de la paresse.

Le meilleur Héritage.

Deux voisins avaient beaucoup d'enfans. Melchior, l'un des deux, étant riche, et se fiant sur son bien, se donnait peu de peine pour que ses fils fussent bien élevés; l'autre nommé Simon, avait une fortune médiocre; mais il faisait donner une bonne éducation aux siens, leur disant souvent: je vous laisserai peu, ayant employé une grande partie de ce que je possédais, pour vous faire apprendre des choses utiles; soyez

seulement pieux et diligens, Dieu vous bénira sûrement.

Des voleurs mirent au désespoir Melchior, en lui enlevant tout son argent, à peu près dans le même tems que la maison de Simon brula entièrement, en le réduisant par là à la misère.

Il fit observer alors à ses enfans combien peu l'on doit compter sur l'argent et les biens de ce monde, et qu'il n'y a que l'instruction que l'on a acquise, qui soit une fortune impérissable.

Ses fils mirent à profit ce qu'on leur avait enseigné; ils vécurent par leur travail, non seulement avec aisance, mais ils purent encore avoir la consolation d'entretenir convenablement dans ses vieux jours, leur

sage père; tandis que les enfans de Melchior furent au contraire réduits à subsister des aumônes qu'ils recevaient de ceux de Simon.

Une bonne éducation
Sera ton meilleur héritage;
Tu peux perdre les biens qui forment ton partage,
Mais il te restera, vertus, instruction.

L'Homme à la jambe de bois.

Thomas, allant au marché avec son fils, rencontre un mendiant qui ne marche que péniblement à l'aide d'une jambe de bois. Il lui fait l'aumône, lui demandant par quel malheur il était réduit à cet état. Le pauvre, en soupirant, lui répond qu'il en est lui-même la cause; qu'à l'âge de douze ans, ayant voulu boxer avec un autre enfant, il fut renversé par terre, et qu'il se cassa la

jambe d'une telle manière, qu'on fut d'abord obligé de lui faire endurer d'affreuses souffrances, en lui tirant plusieurs esquilles; et qu'enfin par suite de la gangrène, on avait dû la lui couper; qu'il avait perdu son père, fort jeune; et que ne pouvant travailler, il était réduit à vivre d'aumônes.

Thomas attendri, continue sa route, faisant observer à son fils, que durant la jeunesse, on n'estime pas assez la santé; et que bien des fois, par étourderie, on se donne des regrets éternels.

Oh! quel bienfait qu'une santé parfaite!
Un membre se casse aisément,
Mais avant qu'on vous le remette
Que de tems, et quel tourment!

L'Enfant embarrassé.

—

Quoique Thomas fut un bon enfant, il commit pourtant un jour une grande faute. Il se trouvait à l'école, dont le maître s'était absenté pour un moment; un de ses camarades versa par hasard un encrier sur un fort joli livre qu'il possédait, ce qui le transporta tellement de colère, que prenant un canif, il courut vers lui. Celui-ci se sauve en courant, quoiqu'il ne l'eût pas même

touché, lui criant, qu'il allait l'accuser auprès de ses parens.

Thomas embarrassé n'ose plus revenir dîner à la maison, ni rester à l'école; il sort tout confus, et se rend dans une église voisine pour y prier. Son père, en apprenant sa faute, entra dans une grande colère, et résolut de le punir très-sévèrement. Ne sachant ce qu'il était devenu, son maître qui avait un excellent coeur, se mit à le chercher. L'ayant aperçu dans l'église, il fut touché de son air de repentir et de piété ; il s'approche de lui et l'interroge sur ce qu'il demande à Dieu. Thomas lui répondit naïvement, qu'il conjurait le Seigneur de lui pardonner, de le tirer d'embarras; et qu'il avait pris la ferme résolution de ré-

primer pour toujours tous les mouvemens de colère. Le maître le prit alors sous sa protection; il lui obtint la grâce de son père, et depuis ce moment, cet enfant devint un modèle de douceur.

En Dieu place ta confiance,
Lorsque tu te sens malheureux;
Tu rends ainsi ton destin moins fâcheux,
L'adoucissant par l'espérance.

Le bon Fils.

Le jeune Martin, âgé de douze ans, se rendit un jour chez un riche paysan, pour le prier de lui donner du travail, afin de le mettre en état de gagner quelqu'argent. Je te veux prendre pour garder mes bestiaux, lui répondit ce paysan, et si tu es bien attentif et diligent, je te nourrirai, et je te donnerai douze francs à la fin de l'été. Je ferai tout mon possible pour vous contenter, reprit Martin. Je vous prie seulement de

vouloir bien me payer chaque semaine ce qui me reviendra de mon salaire, pour que je sois dans le cas de pouvoir soutenir mon vieux père, qui est infirme, et qui n'a aucune ressource pour subsister. Le paysan, enchanté de ce beau trait d'amour filial, le lui accorde de grand coeur, lui augmentant même ce qu'il lui avait promis. Non seulement chaque samedi, Martin portait à son père le fruit de son travail; mais encore tout ce qu'il avait pu épargner sur sa nourriture.

Ce qui lui fit un tel honneur auprès de toutes les personnes qui le connurent, qu'il ne manquât plus jamais de travail, et qu'ayant grandi, un riche propriétaire le choisit pour fermier de ses biens; ce qui le mit

dans le cas de se faire une petite fortune, et d'avoir toujours mieux soin de son père.

On ne peut que louer les vertueux enfans,
Qui recompensent leurs parens,
Par leurs vertus, et leur tendresse.
Des soins donnés à leur jeunesse.

L'Enfant consciencieux.

—

Simon était un père fort heureux, qui avait trois fils très-bien élevés, dont le plus jeune surtout était extrêmement bon. Un jour que les trois enfans étaient assis à la porte de la maison, un étranger demanda à parler à une vieille tante infirme qui demeurait avec eux. Le petit Charles courut aussitôt l'en prévenir; mais elle le chargea de lui dire qu'elle était sortie. Il forma dans le même moment, le ferme propos de

ne point dire un mensonge, et sans faire de reproches à sa parente, il pria l'étranger de revenir une autre fois, sa tante se trouvant incommodée. Tous les voisins, ayant appris ce beau trait de sincérité et de bon coeur de cet enfant, redoublèrent de considération et d'attachement pour lui. Ses camarades lui donnèrent toujours ensuite la plus belle et la plus rare preuve de leur estime; car toutes les fois qu'ils avaient quelque différent entr'eux, il le choisissaient pour arbitre, et s'en remettaient à son jugement.

Un enfant vraiment pieux
Regarde comme un crime honteux
Le moindre propos douteux.

Une soirée agréable.

—

Un père avait trois fils qu'il élevait avec les plus grands soins, et dont il recevait les plus justes sujets de contentement.

Se trouvant, dans une soirée d'été, assis dans son jardin, il leur dit qu'on n'était jamais aussi content le soir, que lorsqu'on avait pu faire quelque chose de bien dans le cours de la journée; il leur demande donc si chacun d'eux n'avait point quelque

bonne action à lui conter. Louis, le plus petit, lui dit: j'ai rencontré ce matin un pauvre qui me paraissait affamé, et je lui ai donné le pain de mon déjeûner; et moi, ajouta George, ayant trouvé la porte du jardin, qui donne dans les champs, ouverte, je l'ai fermée, afin que les bestiaux ne pussent pas y entrer et le gâter.

Et toi, Henri, reprit le père, en s'adressant à son fils aîné, n'aurais-tu fait rien de bien? Vous m'avez souvent dit, mon père, lui répondit-il, qu'il ne faut jamais se vanter du bien que l'on fait, qu'il suffit que Dieu le sache. C'est très-vrai, mon cher enfant, dit à son tour le père, mais, puisque je te le demande, tu peux me le conter; tes

frères pourront peut-être y trouver un bon exemple.

J'ai donc rencontré ce matin, dit alors Henri, un méchant enfant, qui, quoique je ne l'eusse point provoqué, me fit beaucoup de mal, en me jetant des pierres. Un homme à cheval étant passé, il voulut s'enfuir; mais étant tombé, il se fit tant de mal à une jambe, qu'il se mit à pleurer; ne pouvant plus se relever, je m'approchai aussitôt de lui, je le relevai, et lui donnai le bras jusqu'à la maison de son père.

A l'ennemi faire du bien
C'est le plus beau trait du Chrétien.

Le Bavard.

Louis avait, dès sa plus tendre enfance, l'habitude de bavarder et de conter tout le mal qu'il savait de son prochain; tellement qu'il occasionna souvent de la peine à plusieurs personnes, et même des troubles dans quelques familles; ce qui lui forma une détestable réputation. Aussi lorsque quelques désagrémens arrivaient aux personnes de sa connaissance, on disait toujours: c'est sûrement ce bavard de Louis qui en est la cause. On finit par se taire

devant lui, par le fuir, et par lui refuser l'entrée de toutes les maisons. Son père étant mort, son frère aîné qui eut en succession la maison paternelle, lui fit aussitôt entendre d'en sortir. Il chercha alors à se placer dans quelqu'autre maison, à s'y rendre utile, de manière à pouvoir gagner sa vie; mais tout le monde le refusa. Il fut, le coeur navré de douleur, obligé de quitter sa patrie pour chercher, dans un pays où il ne fût point connu, à se placer comme domestique chez quelque propriétaire, se promettant bien de changer de conduite.

Pense beaucoup, et ne sois point conteur;
En bavardant on se fait peu d'honneur,
De la société l'on se rend la terreur.

Le Dévouement.

André, tambour, agé de onze ans, servait dans un régiment chargé de la défense d'un fort, dont une partie était battue par les flots de la mer. Forcé par l'ennemi, pris d'assaut, les officiers se montrèrent désespérés de ne pouvoir sauver leur drapeau. Le jeter à la mer, eût été inutile, il aurait flotté sur les ondes, ou l'y aurait repris. André s'avance et dit aux officiers: l'honneur de notre régiment est dans ce drapeau: tout étant perdu, confiez-le moi; si je ne puis le sauver, il périra au moins avec moi;

mais l'ennemi ne le prendra point; priez seulement pour le tambour. A ces mots, il le dégage de sa hampe, le cache sous ses vêtemens, puis se précipite sur le petit pont d'un canal qui donnait dans la mer, et sur lequel l'ennemi passait. Percé de coups, foulé aux pieds, il se bat en désespéré, s'accroche aux jambes des soldats; qui, pour s'en débarasser, le précipitent dans le canal. Il tombe en criant: il est sauvé. Son corps disparut et avec lui le drapeau. Son nom fut placé pour toujours sur les registres du corps, comme formant un de ses plus justes sujets de gloire.

Il faut tout immoler pour remplir son devoir,
Même en abandonnant pour soi jusqu'à l'espoir.

Sublime Charité.

—

La ville, où habitait le jeune Jacques, se trouvant en proie aux ravages de la fièvre jaune, il vit expirer en peu de jours, sous ses yeux, tous ses parens, et la majeure partie des habitans de cette malheureuse cité. La plupart des malades se trouvant abandonnés, délaissés, Jacques se mit à parcourir toutes les maisons, pour découvrir les infortunés en proie à ce fléau destructeur. Il en rendait aussitôt compte aux Autorités, qui les faisaient transporter dans les hôpitaux, et lorsqu'ils ne purent plus

suffire à les contenir tous, Jacques s'informait auprès des médecins, des remèdes, qui leur convenaient, et les leur apportait, les soignant lui-même, en prenant le plus grand soin. On lui offrit de fortes sommes d'argent, des récompenses, mais Jacques les refusa toutes; la religion, la charité seules l'animaient. Plusieurs centaines d'individus lui durent leur vie, furent sauvés par la vertu de cet enfant; lorsque la maladie fut terminée, le Roi ayant appris son dévouement, voulut lui servir de père, le fit élever, et se chargea de son sort.

Entre tant de vertus la douche charité
Nous conduira toujours à la félicité,
Nous rapprochant par là de la Divinité.

Amour fraternel.

Un pauvre Bûcheron habitait une cabane dans le centre d'une forêt, y vivant de son travail, qui suffisait à son entretien, et à celui de trois fils, que sa femme lui avait laissés en mourant. L'aîné n'avait que huit ans, et pourtant c'était lui qui soignait ses deux petits frères, qui leur servait, pour ainsi dire, de mère; c'était lui qui gardait le foyer paternel. Une malheureuse nuit, le feu prend par hasard à leur cabane,

avant que le père y soit de retour; toutes les issues pour sortir se trouvant interceptées par les flammes, Laurent, ne sachant que devenir, cache ses deux petits frères sous le lit; puis se couche sur eux pour les garantir des flammes; il ne tarda point à en devenir la proie; mais aucune douleur ne put lui faire abandonner la place qu'il croit celle de son devoir. Des paysans, accourus au secours, retirent les trois enfans du milieu des flammes, mais Laurent ne peut survivre que peu de jours à ce bel acte d'amour fraternel, qui ne resta pourtant point sans récompense; car son père lui dût sa fortune. Ce trait fut tellement admiré, que beaucoup de personnes riches se cotisèrent pour faire un

sort à cet homme, qui, quoique pauvre, savait pourtant donner à ses enfans de tels principes de vertu.

Les qualités et vertus des enfans
Forment la gloire des parens.

Le Vaniteux.

George et Édouard étaient deux frères qui ne se ressemblaient point. Le premier avait une figure fort agréable; mais il était extrêmement vain et moqueur. Doué d'esprit, il ne s'en servait qu'aux dépens de son prochain, ne faisant compte que de lui-même, et il avait par quelques qualités superficielles, fasciné les yeux de ses parens.

Édouard au contraire, était peut favorisé du côté de la figure, mais

il était doux, fort modeste, et ne parlait que pour louer ou excuser les personnes qu'il connaissait. Voyant pourtant son frère préféré dans la famille, il s'en trouvait profondément affecté. Il ne fit jamais à cet égard, ni plainte, ni reproche, mais il s'engagea comme cornet de chasse dans un régiment qui partait pour l'armée. Il ne tarda pas à se distinguer; à l'assaut d'une redoute, un balle lui ayant cassé la main qui tenait son cornet, il le reprit de l'autre, et continua de sonner la charge, arrivant un des premiers sur le rempart ennemi. Cette action d'un enfant fut extrêmement louée, et il reçut la décoration. Ayant trouvé sur un officier ennemi, qui avait été tué, une forte somme d'argent,

loin de l'employer pour lui-même, il la réserva pour l'apporter à ses parens, qu'il trouva, au retour de l'armée, presque ruinés par un affaire de commerce qui leur avait mal réussi; et il eut le bonheur de les remettre dans un état encore plus prospère que celui dans lequel il les avait laissés. George venait d'être défiguré par la petite vérole, et perdant par là la plus grande partie de ses avantages, on ne distingua plus en lui que le mauvais coeur; tandis que Édouard devint l'objet du juste amour, et de la reconnaissance de ses parens.

Les avantages extérieurs
Sont fort souvent trompeurs.
Ils induisent à de grandes erreurs.

L'Envieux.

Joseph, et Fréderic se trouvaient dans le même collège, mais ils y obtenaient des succès biens différens. Le premier passait pour un modèle de bonté et de sagesse, se trouvait toujours à la tête de sa classe, surpassant tous ses compagnons dans les études; tandis que le second était loin de pouvoir l'atteindre, et ne se distinguait que par l'envie qu'il montrait à ses camarades, surtout

contre Joseph. Quoique celui-ci lui rendit souvent de petits services, il cherchait continuellement à déprécier sa conduite, son talent, le calomniait même, et lui jouait tous les mauvais tours qu'il pouvait. Dans une promenade qu'ils firent à la campagne, Fréderic tombe, en jouant, dans une rivière, est entrainé par le courant, et est au moment de périr, sans Joseph qui se précipite dans l'eau, et qui au péril de sa propre vie, le sauve en lui disant, que c'était la seule manière dont il savait se venger. Attendri, profondément touché de ce beau trait de générosité, Fréderic conjure Joseph de lui pardonner sa conduite passée; et depuis lors, loin d'envier personne, il louait au contraire tous

ceux qui le surpassaient en méri.tc, et il faisait tous ses efforts pour Ics imiter, et se modeler sur eux.

w eot, C'etwi.wro *i*

C. 11té.tt-c k1c qu.' o ,..a.{11eutcu .

Июня 1898

